

RANCOROPHOBIE Crainte du ressentiment

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Le **ressentiment** est un **sentiment durable d'amertume, d'hostilité ou d'indignation** envers une personne ou une situation que l'on considère comme injuste ou offensante. Il implique souvent le fait de **garder en mémoire une offense** et d'en conserver une rancœur. Sentiment d'amertume provoqué par une offense ou une injustice.

Exemples : « Il éprouvait du ressentiment envers ceux qui l'avaient humilié. » - « Cette décision a suscité beaucoup de ressentiment. »

En latin

Il n'existe pas un équivalent unique qui recouvre exactement tous les sens modernes de « ressentiment ». Selon le contexte :

- **rancor, -oris** : rancœur, ressentiment, amertume persistante.
- **ira, -ae** : colère, courroux.
- **indignatio, -onis** : indignation, sentiment d'injustice.
- **odium, -iī** : haine, aversion.

rancor est probablement le terme latin le plus proche du **ressentiment durable**, particulièrement lorsqu'il s'agit de garder une rancune.

En grec ancien

- **μῆνις (mênis)** : colère durable, courroux, ressentiment profond, notamment après une offense.
- **μνησικακία (mnēsikakía)** : rancune, fait de garder le souvenir d'une offense et d'en vouloir à quelqu'un.
- **ὀργή (orgé)** : colère, courroux. **μνησικακία** est particulièrement précis pour le **ressentiment comme rancune entretenue**, car le mot associe l'idée de **mémoire (μνήμη)** et de **mal / tort subi (κακόν)**.

Correspondances

Français	Latin	Grec ancien
Ressentiment	rancor	μνησικακία
Rancune	<i>rancor</i>	μνησικακία
Colère durable	<i>ira</i>	μῆνις
Indignation	<i>indignatio</i>	ἀγανάκτησις
Haine	<i>odium</i>	μῖσος

Nuance importante : le mot pour désigner non pas une simple colère, mais **le fait de conserver intérieurement le souvenir d'une offense et d'en nourrir une hostilité**, *μνησικακία* est probablement le terme grec ancien le plus précis.

La crainte du ressentiment

La formule admet une ambiguïté digne d'être signalée avant tout développement : s'agit-il de la crainte qu'un sujet éprouve à *l'idée de succomber lui-même au ressentiment* — vigilance morale sur soi — ou de la crainte que suscite *le ressentiment d'autrui*, envisagé comme force sociale et politique ? Je retiens les deux fils, qui d'ailleurs se rejoignent chez plusieurs auteurs.

Sur le premier plan, Spinoza offre la matrice conceptuelle la plus rigoureuse : le ressentiment relève des passions tristes, de cette diminution de la puissance d'agir (*potentia agendi*) qui enchaîne le sujet à la répétition d'un affect réactif plutôt qu'à l'expression de sa nature propre. La crainte de s'y enfoncer serait alors moins une crainte morale au sens kantien qu'un souci éthique de conatus — éviter ce qui affaiblit, non par devoir, mais par soin de soi. Nietzsche radicalise cette intuition dans la *Généalogie de la morale* : le ressentiment n'est pas seulement tristesse mais retournement axiologique, transmutation de l'impuissance en valeur — le faible fait de sa faiblesse un mérite. Craindre le ressentiment en ce sens, c'est craindre de devenir soi-même l'agent de cette inversion, de laisser la réaction se substituer à l'action créatrice.

Sur le second plan, celui du ressentiment comme phénomène collectif redouté par l'observateur ou par l'ordre social lui-même, Max Scheler, dans *L'Homme du ressentiment*, distingue précisément le ressentiment de la simple vengeance ou de la haine : il naît d'une impuissance structurelle à agir, et se love dans une durée qui l'installe en disposition permanente plutôt qu'en affect passager. Cette dimension retient l'attention contemporaine — Wendy Brown, dans *States of Injury*, interroge comment le ressentiment devient moteur d'une politique de l'identité blessée, où la revendication se fonde sur la position de victime plutôt que sur l'affirmation d'un projet. La crainte qu'inspire alors le ressentiment n'est plus celle d'une déchéance individuelle mais celle d'une contamination du champ politique par une logique compensatoire, où toute critique devient suspecte de dissimuler une jouissance vengeresse — ce qui, du reste, peut lui-même fonctionner comme stratégie de disqualification du discours critique, ainsi que le notait déjà Deleuze à propos de la réduction nietzschéenne mal comprise.